

UN BALCON À LIMOGES : UNE CHRONIQUE INTENSE ET CRUE DE DEUX FEMMES À LA DÉRIVE

Tirée d'un fait divers, la fiction de Jérôme Reybaud met au point une mécanique folle et précise, au diapason des actrices Fabienne Babe et Anne-Lise Heimbürger.

Par Clarisse Fabre
L'AVIS DU « MONDE » – CHEF-D'ŒUVRE



Elles sont comme les deux aiguilles d'une montre. L'une semble immobile, se laisse vivre et attend son heure ; l'autre avance, n'a pas une minute à perdre, bien campée sur ses jambes qui arpentent le monde et ses malheurs. Fatalement, Gladys Choseille (Fabienne Babe) et Eugénie Flan (Anne-Lise Heimbürger) devaient se rencontrer, et leurs regards se croisent lors d'une matinée ensoleillée – vers 9 h 55, comme l'indique l'horloge de la mairie. La grande aiguille vient de passer sur la petite (à dix heures moins dix) et l'histoire d'*Un balcon à Limoges*, de Jérôme Reybaud, cinéaste mélomane, peut commencer.

Sélectionnée à Locarno, cette fiction est tirée d'un fait divers si radical qu'un scénariste n'aurait pas osé l'imaginer. On taira le nom des protagonistes de l'époque (la fin des années 1980) pour ne pas éventer l'histoire – le cinéaste transpose d'ailleurs son récit dans les années 2020. Déjà repéré pour son œuvre crue et libre (*Jours de France*, 2017 ; *Poitiers*, 2022), Jérôme Reybaud, né en 1970 à Cannes (Alpes-Maritimes), élabore dans *Un balcon à Limoges* une mécanique d'une précision folle. Il réussit à mettre à distance ce drame d'une violence inouïe, tout en plaçant le spectateur aux premières loges, pour ainsi dire.

En effet, le « balcon » du titre est le lieu depuis lequel le voisin d'en face, professeur de philosophie et narrateur du film, observe comment la vie d'Eugénie, mère d'un enfant trop sage, a changé depuis que son amie blonde lui rend visite – souvent accompagnée de deux hommes, dont son amant malheureux, interprété par Patrice Gallet. La musique, le bruit de la fête ont succédé au silence habituel. Au fil des scènes, nous devenons le confident invisible aux côtés de ce voisin érudit, lequel semble fasciné par le petit spectacle qui se joue derrière les baies vitrées.

ECLAIR DE GÉNIE

Tout commence un beau matin sur un parking du centre-ville. Alors qu'elle vient de se garer, Eugénie aperçoit, à travers la vitre d'une voiture, une femme allongée côté passager,

qui semble inanimée. Elle toque à la fenêtre tachée de vomi. La dormeuse se relève péniblement et sort de l'habitacle. Les deux femmes commencent à se parler, puis ça fait tilt. Elles se connaissent, elles étaient au lycée ensemble. Gladys n'a pas d'endroit pour dormir et s'en fiche comme de sa première cuite. Elle squatte le bureau d'une productrice de cinéma, où elle fait semblant de faire le ménage, la clope au bec. Eugénie, ancienne couturière et aide-soignante, va s'empresser de venir en aide à Gladys. Sa jupe se déchire au niveau des fesses ? Un coup d'aiguille...

Gladys, c'est le soleil pâle des afters, les cheveux encore chiffonnés des trémoussements de la veille (sexe, alcool et boîte de nuit). Eugénie, au regard vif, c'est l'éclair. L'éclair de génie. Elle capte tout, cherche à résoudre les problèmes, tout en se désolant de l'insensibilité au monde et de l'ingratitude de sa nouvelle copine. Il faut voir Fabienne Babe balancer, du haut de ses talons : « L'Ukraine, je m'en fous ! »

Jérôme Reybaud sublime sa mise en scène tirée à quatre épingles, tout en laissant craquer quelques coutures. Ses plans sur l'appartement d'en face, vu par le voisin, à la nuit tombée, installent une atmosphère indéchiffrable. Le cinéaste dit s'être inspiré d'un poème en prose de Baudelaire (*Les Fenêtres*, inscrit dans son recueil *Le Spleen de Paris*, 1869), où l'on peut lire : « Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle ».

FÉE D'HIVER

En suivant ces deux femmes désaccordées, Jérôme Reybaud livre une passionnante étude de personnages à l'ère post-Covid, où se sont cristallisés, d'après lui, des comportements antagonistes. Certains sont devenus les parfaits petits soldats de la contrainte sanitaire, et de la norme en général ; d'autres ont pris du champ avec les institutions, jusqu'à ne plus vouloir voter, ni se mobiliser pour quelque cause. Le cinéaste ne juge personne, fidèle à l'esprit de Jean Renoir (1894-1979), auteur de *La Règle*

du jeu (1939), qui disait en substance : « Sur cette Terre, il y a quelque chose d'effroyable, c'est que tout le monde a ses raisons. »

En un tour de cadran (une heure et huit minutes), *Un balcon à Limoges* nous aura captivés dans ses tableaux chatoyants (nocturnes, ou jouant avec les rayons du soleil), au diapason de deux grandes actrices. Anne-Lise Heimbürger confite dans sa maniaquerie, son petit nez en l'air furetant l'espace... Fabienne Babe en Marilyn déchue, fée d'hiver qui ne passera pas le printemps, dans sa jupe en satin rose.

Ajoutons son regard perdu, sa grande classe dans son jean fatigué, sa sensualité qui déborde de l'évier où elle se lave, pliée en boule. Ce dernier plan est un hommage à la vie de bohème de l'actrice, danseuse et modèle Dorothee Blanck (1934-2016), dans le documentaire *Qui êtes-vous Dorothee Blanck ?* (1986), de la réalisatrice Haydée Caillot. La filmographie de cette égérie qui a joué avec Renoir, Godard, Varda, Bresson, etc., fait écho tel un miroir à la cinéphilie de Reybaud.

Ne manque à ce panthéon que Paul Vecchiali (1930-2023), auteur d'un cinéma frondeur et populaire, poussant les feux du mélodrame, auquel Reybaud a lui-même consacré un portrait, intitulé *Qui êtes-vous Paul Vecchiali ?* (2012). *Un balcon à Limoges*, bijou soigneusement déglingué, renvoie sans doute à la vision vecchialienne du cinéma : « Un film, disait le vieux maître devant la caméra de Reybaud, c'est un peu l'image d'un fleuve. Il a sa source – dans la montagne –, puis il sort, il devient un film et se déroule. Et plus il est vigoureux, plus il charrie de merde. Si les vents sont très, très forts, il y a des ballons, du plastique, des machins... Puis, après, il arrive à la mer, et la mer c'est le public. » Alors, courons dans l'eau !

Film français de Jérôme Reybaud.

Avec Fabienne Babe, Anne-Lise Heimbürger, Patrice Gallet, Emilien Tessier (1 h 08).

“Un balcon à Limoges”, un conte amoral inventif et haut en couleur

par Ludovic Béot
Publié le 26 avril 2026 à 8h00
Mis à jour le 8 avril 2026 à 12h49



“Un balcon à Limoges” de Jérôme Reybaud ©La Traverse

Cette farce signée Jérôme Reybaud trouve son audacieux dosage entre fantaisie et déflagration macabre.

Tout commence comme une comédie de retrouvailles improbables entre deux anciennes lycéennes qui ne se ressemblent plus du tout. L'une, Gladys, a tout largué (banque, logement et identité administrative) et vit dans une frénésie animale de sexe, d'alcool et de danse qui s'apparente moins à une rébellion qu'à une forme de nihilisme accompli. La seconde, Eugénie, semble accrochée à chaque injonction du monde contemporain avec la ferveur mécanique d'un petit soldat.

Entre ces deux créatures, la force du film est précisément de ne pas choisir, de rendre les deux touchantes et monstrueuses à parts égales, distillant ainsi un regard profondément amoral. Dans cette farce de la cohabitation impossible, picaresque et colorée, le cinéaste distille une fantaisie vecchialienne toujours étonnante et à contre-temps, renforcée par la présence irrésistible de Fabienne Babe. Haut en couleur et traversé d'une inventivité de tous les instants, *Un balcon à Limoges*, grâce à sa grande vitalité formelle, parvient à construire une matière comique si organique qu'elle rend la bascule finale – que nous garderons pour nous – d'autant plus vertigineuse.

Car le second film de Jérôme Reybaud est bien une comédie qui se sabote de l'intérieur, et qui semble découvrir au fond d'elle-même quelque chose d'aussi terrible qu'irréparable. C'est d'ailleurs là que le regard du cinéaste devient le plus habile : maintenir ses deux personnages en courant alternatif permanent, les faire basculer sans prévenir de la tendresse à l'horreur, de la séduction à l'écœurement, si bien qu'on ne sait jamais sur quel pied danser, à la manière de Gladys et Eugénie qui dansent au bord d'un abîme dont on ne mesure pas encore la terrifiante profondeur.

Un balcon à Limoges de Jérôme Reybaud, avec Fabienne Babe, Anne-Lise Heimburger, Patrice Gallet (Fra., 2025, 1 h 10). En salle le 29 avril.





EN SALLES 20/04/2026

Jérôme Reybaud doublement au balcon

Un balcon à Limoges de Jérôme Reybaud sortira au cinéma le 29 avril dans une version de 1h10, sur l'initiative de La Traverse, tandis que le film est en compétition cette semaine au Festival du cinéma de Brive sous sa forme initiale de 55 minutes. Deux bonnes raisons de s'y attarder...

Entre comédie de caractères et dérive vers le fait divers, **Un balcon à Limoges** de Jérôme Reybaud existe en deux versions, une courte présentée à Brive et une plus longue. De **Jour de France** (2017) à **Poitiers** (2022), son cinéma n'a cessé de travailler une forme instable, que ce passage du court au long métrage prolonge ici.

Un balcon à Limoges, produit par Barberousse Films et qui sort en salles le 29 avril sous la bannière de [La Traverse](#), confirme la place singulière de Jérôme Reybaud dans le cinéma français, dans le prolongement de Jean Renoir ou de Paul Vecchiali ; soit un cinéma à la fois hors du temps et contemporain, provincial et citadin, physique et philosophique. De formation littéraire (il est spécialiste du poète Philippe Jaccottet), Reybaud livre ici un scénario au cordeau, celui d'une comédie joyeuse qui, peu à peu, se drape des oripeaux du fait divers.



S'appuyant sur un casting remarquable, **Un balcon à Limoges** peut d'abord se voir comme une comédie de caractères, avec deux personnages antithétiques suscitant un comique grinçant. D'un côté Eugénie Foi (Anne-Lise Heimbürger) ; de l'autre Gladys Choisselle (Fabienne Babe). Ludique, l'onomastique exprime déjà ici tout l'univers des personnages.

Sur un parking en ville, deux anciennes connaissances de lycée, désormais quinquagénaires, se reconnaissent. Eugénie, aide-soignante en congé maladie, propose à Gladys, sans abri, son aide. Elles se rapprochent alors qu'en tous points, elles s'opposent. L'une, épicurienne, cueille la vie au rythme des jours sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Hors système, excentrique, elle incarne le désir, moulé dans une jupe en satin rose. Fabienne Babe excelle dans ce rôle, tout en incandescence, taillé à la mesure de sa damnation finale. Aux antipodes : Eugénie (Anne-Lise Heimbürger, épousant la rigidité du rôle de manière impeccable), femme rangée, pétrie de morale, atteinte de "normalité aiguë", malade, guidée par une forme de système faisant barrage à ses émotions. Entre opérette et dance-music, le scénario avance comme une relecture de **Boudu sauvé des eaux**, où le vagabond déçoit les espoirs de ses sauveteurs.



On peut croire le réalisateur quand il affirme dans le dossier de presse "ne produire aucun discours" et ne livrer "aucune morale". Vrai sur le papier. Mais à l'écran, les choses se révèlent autrement. Le face-à-face ne se fait pas à armes égales. Bien qu'elle épouse des idées extrêmes, Gladys/Fabienne Babe aimante comme un soleil. Et quand bien même le scénario du fait divers intervient pour la corriger, à l'image elle a tout gagné. De son côté, le personnage d'Eugénie paraît de bout en bout amère. Elle sort vainqueur, mais elle perd doublement : punie par l'image et par là même où, ironiquement, elle a placé sa foi : la loi, la morale.



Reybaud joue très justement de cette situation limite en proposant une mise en perspective, à travers un dispositif proche de *Fenêtre sur cour*, par le détour d'un changement d'échelle narratif : un étranger, un professeur de philosophie, observe le tandem sur le balcon. Ce dernier – très secondaire – incarne la voix du retour à la norme (l'histoire se bouclera hors champ au commissariat), mais aussi celle de la mise à distance spéculaire, dialectique qui porte le film. Et si l'une et l'autre n'étaient en tout et pour tout qu'un seul personnage ? Et si *Un balcon à Limoges* était cette histoire un peu folle mais tellement vraie, peut-être plus vraie encore à cinquante ans, de la norme et de "l'anormé", du désir et de sa mort, bref de cette schizophrénie du quotidien d'un seul, d'une seule : la femme à sa fenêtre. La principale source d'inspiration que Reybaud cite est un poème de Charles Baudelaire, un court texte en prose, *La fenêtre*, surface et lieu de reflets où l'image d'une femme, labile, plurielle, ne cesse d'alimenter la rêverie.

Donald James



Critique : Un balcon à Limoges

Publié le 27 avril 2026



Gladys, une femme d'une cinquantaine d'années, vit à l'écart de la société, sans logement, sans carte vitale, sans compte bancaire. Rien ne compte pour elle, même pas le sexe, l'alcool et la danse qu'elle pratique pourtant avec une frénésie joyeuse. Un matin, elle rencontre par hasard une amie de lycée, Eugénie, qui va tenter de l'aider contre sa volonté.



Un balcon à Limoges
France, 2025
De Jérôme Reybaud
Durée : 1h10
Sortie : 29/04/2026
Note : ★★★★★

UNE FENÊTRE OUVERTE

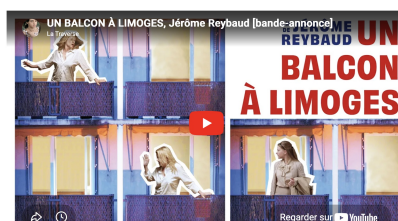
Un film dont les deux protagonistes se nomment Gladys Choseille et Eugénie Flan ne prétend pas s'inscrire dans un pur réalisme – avec de tels noms, on songerait davantage à des personnages imaginaires de Gaston Lagaffe qu'à ceux d'un drame français. Mais le réalisme tel qu'on l'entend n'est de toute façon pas le but du cinéaste qui, au sujet de l'usage des artifices dans son moyen métrage *Poitiers*, avait commenté [lors de notre entretien](#) : « *Il n'y a pas plus codé, artificiel et irréaliste que le réalisme au cinéma aujourd'hui. Et le pire, c'est qu'il n'en est même pas conscient. Il croit s'approcher du réel mais il l'étouffe avec ses conventions* ». Gladys, formidablement incarnée par Fabienne Babe, ressemble ainsi bel et bien à un personnage de fiction, plus grand que nature : c'est une sorte de Samantha Jones débarquée dans le Limousin, chopant en boîte, pissant entre les bagnoles et se lavant dans l'évier de cuisine d'un boulot occasionnel.

Un balcon à Limoges fonctionne sur un antagonisme digne d'une fable : face à Gladys la jouisseuse, il y a Eugénie, raide comme un piquet (elle souffre des cervicales), raisonnable en toute occasion (voter « au centre » – autant dire à droite – est pour elle la seule manière de ne jamais avoir tort), obéissant docilement à des codes de bonne conduite qui exigent qu'elle aide quiconque sur Terre : des Ukrainiens, des Afghans, ou une meuf qu'elle n'a visiblement plus vue depuis des décennies. Ces retrouvailles improbables et colorées semblent sorties d'un épisode d'une sitcom AB. Rien ne devrait se dérouler ainsi et c'est précisément ce que le film va raconter.

Qu'est-ce qui est sous-jacent chez Gladys, pour qui le reste du monde peut bien aller se faire foutre et chez qui la danse et la picole ne semblent pas être une simple célébration hédoniste ? Qu'est-ce qui est sous-jacent chez Eugénie dont l'altruisme forcené paraît mal dissimuler une violence ? *Un balcon à Limoges* ne psychanalyse pas mais donne différentes dimensions à ses héroïnes. Tout est simple et clair, pourtant tout est plus trouble. Avec son ton régulièrement WTF et son tempo lunaire, le long métrage évoque le cinéma de Paul Vecchiali. Il en a aussi l'imprévisibilité, à l'image bien sûr de cette bascule brutale qu'on ne révélera pas, mais le contraste de la bulle fantaisiste au fait divers est évidemment saisissant.

Voilà qui rend le film vivant, et qui rend ses protagonistes vivantes malgré les (ou grâce aux) artifices. La fête est vue d'en face, par un voisin qui croit tout voir et tout savoir – on ne voit et on ne sait pas tout. Ce n'est d'ailleurs pas la résolution (ou la destination) qui comptent dans *Un balcon à Limoges*, mais plutôt les décrochages, les moments suspendus (comme un déjeuner sur l'herbe alanguie, ou une sortie en boîte où tout le monde danse mal), puis les violentes accélérations jusqu'au grand-guignol. *Un balcon à Limoges* trouve son charme personnel dans ces pics et ces creux qui composent 1h10 de vies.

par Nicolas Bardot



«Un balcon à Limoges», de Jérôme Reybaud

par Jean-Michel Frodon - 28.04.2026

Elle dort dans sa voiture, n'en a rien à battre des règles du jeu social, n'a ni carte de crédit, ni carte d'identité, ni carte vitale. Le RSA, elle n'en veut pas. Et elle s'en tape des crises internationales et de la souffrance des autres. Elle est petite, couche avec qui lui fait envie, ment et triche sans malignité ni scrupule.

Elle fait consciencieusement son travail de soignante, se soucie des drames du monde et du voisinage, respecte les lois et les usages. Elle a des principes, pas d'amis ni de compagnon, mais une vive propension à se porter au secours de son prochain, y compris quand celui-ci n'a rien demandé.

Elles, Gladys et Eugénie, ont été copines de lycée, il y a des lustres. Elles se sont rencontrées par hasard sur un parking. Chacune à sa façon est attachante et horripilante. À distance, depuis sa fenêtre, le prof de philo observe ce qui se passe dans l'appartement d'en face –celui d'Eugénie– et commente, après que la fêtarde volage squatte plus ou moins chez la solitaire coincée.

Le deuxième long-métrage de Jérôme Reybaud, découvert en 2016 avec *Jours de France*, est un conte moral sur un mode burlesque pince-sans-rire, éclairé de quelques comparses attachants. Cela deviendra du Chabrol grand-guignolesque (Claude Chabrol qui ne se lassa jamais d'ex-

plorer comment les tenants du bien peuvent devenir des monstres).

La voix du prof, qui semble témoigner a posteriori de ce qui s'est passé, comment ça a déjanté, puis comment c'est carrément parti en cata, offre une sorte de refuge raisonnable face à ces deux extrêmes que Fabienne Babe et Anne-Lise Heimburger s'amuse beaucoup à interpréter.

Il faut, pour tenir cette tonalité définie par de multiples excès et un sens du dérisoire de l'existence qui peut vite devenir racoleur et méprisant, un sens très précis du tempo, des distances, des symétries et asymétries. Il faut savoir donner place à une minute de sincérité, dans la pénombre sur ce fameux balcon, celui de l'appartement d'Eugénie, où l'amoureux de Gladys se confie un soir. Il faut la tristesse de cet homme et celle de celui qui le filme, pour laisser affleurer une ironie inquiète tout en jouant le jeu de la parabole outrancière.

Il en rit, Jérôme Reybaud, de sa clocharde libertarienne et de son infirmière robotisée, mais il en a aussi peur. On voit bien qu'il aime filmer l'exubérance de Fabienne Babe et est embarrassé de ne pas trouver l'équivalent pour le conformisme que joue Anne-Lise Heimburger. Grâce à quoi *Un balcon à Limoges* laisse une traînée de trouble aussi nuancé et incertain que ses séquences semblaient des affirmations et des condamnations d'une vigoureuse entèreté.



Eugénie (Anne-Lise Heimburger) et Gladys (Fabienne Babe), anciennes copines que tout oppose. | La Traverse

GINÉMA

«Un balcon à Limoges», amies d'errance

Faussement rêveur et s'obsédant de la fatalité du moindre détail, le film de Jérôme Reybaud observe la coexistence de deux anciennes copines à la dérive jusqu'au fait divers.

Quand un film met entre les mains d'un personnage, fût-il secondaire, un livre bien en évidence, ce n'est jamais fortuit. Quand ces mains sont celles d'un professeur de philosophie, et que ce professeur intervient par effraction à trois ou quatre reprises dans ledit film – effraction étant le mot exact pour dire son regard indiscret de son appartement sur le balcon d'en face, celui de sa voisine, nommée Eugénie (immense et rare Anne-Lise Heimbürger découverte chez Patricia Mazuy) – cela entend exprimer quelque chose, mais quoi? Enfin ici plutôt: de la part de qui? De la part tout à la fois de cette figure très Simenon de spectateur narrateur obscur, témoin d'un futur crime, dont la voix off vient parasiter le déroulé aveugle du récit, et de la part du cinéaste,

Jérôme Reybaud, qui imprime à son histoire la volonté d'en «dire», justement, le moins possible. Car le livre, c'est *l'Ecole du réel*, de Clément Rosset. Recueil où l'on peut lire entre autres ceci: «Un réel qui n'est que le réel, et rien d'autre, est insinifiant, absurde, "idiot", comme le dit Macbeth.» Le réel ainsi compris est donc, dans sa façon de nous laisser sans mot, sans discours, le fond du fait divers tel qu'il s'invite à mi-chemin d'*Un balcon à Limoges*.

Le film débute en héritier revendiqué des films de Paul Vecchiali dernière manière (Dialectik) vagabondage impromptu mettant en présence, dans l'été de Limoges, deux anciennes amies perdues de vue, Eugénie donc, et Gladys (Fabienne Babe, au-delà de la «Babe-idole»), une sans-domicile-fixe à la manière têtue d'une Boudou

moderne, qu'on la dise épiciurienne ou fêtarde, vulgaire ou désinvolte, en somme pas sauvée des eaux ni de rien, et qui s'incruste chez sa copine retrouvée, soignante, aidante, avec son serre-tête et sa mine éberluée de philan-

thrope, ce qu'elle appelle «*ma manie d'aider*». Scènes de coexistence faussement amène, d'apprivoisement de l'une par l'autre au balcon, de soirées arrosées et de déjeuner sur l'herbe entre amis, amants, insensiblement le récit bifurque, en terrain de plus en plus glissant et avec le même art du «*vérisme*», tourne à la tragédie légère: un sentiment noble se métamorphose en désespoir, l'ingrate ne montrant aucune gratitude, ne voulant pas être «soignée», la soignante ne peut rien pour elle. Le drame d'Eugénie est que Gladys ne veut

pas qu'elle la sauve. D'une certaine manière en ce cas, elle trouvera à l'exaucer. Le film, variation de *la Cigale et la Fourmi*, prend le temps pas à pas d'étonner en folâtrant, avant de stupéfier à mi-chemin, quand on se souvient subitement de ce fait divers, l'affaire Sylvie Reviriego, à Tours dont le film s'inspire, *Un balcon à Limoges*, reprend les intermittences de *Poitiers* et *Jours de France*, précédents opus du cinéaste, où déjà Fabienne Babe, en chanteuse d'Ephad en panne que le héros (Pascal Cervo) pre-

nait en stop dans son Alpha Romeo, laissait tomber: «*Donc vous n'avez pas de désir fixe?*» Limoges, Poitiers, France: dans ses titres et sur la carte dénuée de centre du plat pays et de ses danses macabres, il semble bien que non, zéro fixité chez Reybaud, mais les intermittences miniatures d'un cinéma à l'épreuve du réel, à rude école du «tel quel».

CAMILLE NEVERS

UN BALCON À LIMOGES
de JÉRÔME REYBAUD avec Anne-Lise Heimbürger, Fabienne Babe... 1h10.



Un balcon à Limoges. PHOTO DR



JE DÉCOUVRE LA REVUE DU MOIS
N°830, AVRIL 2026



CAHIERS
DU
CINÉMA

MES NUMÉROS



JE M'ABONNE

ACTUALITÉS

75 ANS DES CAHIERS

CAHIER CRITIQUE

FESTIVALS

CONSEIL DES DIX

TOP 10

PRIX ANDRÉ BAZIN

LES REVUES

BOUTIQUE

Actualités / « Un Balcon À Limoges » De Jérôme Reybaud



« Un balcon à Limoges » de Jérôme Reybaud

Actualités Critique

Publié le 29 avril 2026 par Pierre Eugene

« Contredanses » par Pierre Eugène

Deux femmes dans la cinquantaine, autrefois camarades de classe, se retrouvent par hasard sur un parking à Limoges. Eugénie (**Anne-Lise Heimburger**), visage pincé, raide comme un piquet (des problèmes de cervicales), découvre Gladys (**Fabienne Babe**) voluptueusement endormie dans sa voiture, une trace de vomi sur la portière. Elle la réveille (« *Vous aviez l'air d'être en souffrance* ») et, interdite, observe l'autre s'ébrouer puis pisser entre deux voitures. L'histoire sera celle du frottement crispé de leurs deux caractères. Gladys, herbe folle cachée entre les pavés de la société, sans toit et sans carte bleue, qui se fout de tout et profite de tous, allumeuse et charardeuse, ne vit que pour fumer, boire et danser sur de la pop décérébrée. Elle tire gentiment parti d'Eugénie, aide-soignante à la prophylaxie militante et au verbe policé, dont le dévouement ambigu et la recherche consciencieuse de bonnes causes (collectes pour l'Ukraine et les Afghans) cache mal un peu ragoûtant désir d'ordre.

Autour de la punk inconséquente et de l'angoissante Bienveillante (au sens mythologique), quatre types masculins : un amoureux transi de Gladys, un vieil antiquaire efféminé, le jeune fils mutique d'Eugénie, et dans l'immeuble en face de son balcon, un voyeur « philosophe », lecteur des œuvres complètes de **Clément Rosset**, dont la voix, étonnamment off, fait son rapport aux flics absents à l'écran (les spectateurs ?). [Dans une veine proche du cinéma de Paul Vecchiali](#), auquel il a consacré autrefois un documentaire, l'antinaturalisme de **Jérôme Reybaud** ne cherche pas, par son découpage sobre et maîtrisé, à rédimier le mauvais goût, le trivial ou le vulgaire, mais à en faire des points d'appui : son film met les i sous les points (comme disait **Queneau**), ne répugne pas à forcer le trait, jusqu'à la fable. Ses personnages semblent coincés tragiquement dans une façade unilatérale, look et langage. À rebours des cris viscéraux du naturalisme, ils parlent trop haut et seuls ou se taisent, du philosophe et ses réflexions pédantes (« *Il faut se méfier de la téléologie* ») à Eugénie et ses phrases toutes faites (« *Le réflexe du masque* », « *C'est important de s'aider entre femmes* »...), assimilés aux éléments de langage macronistes à la télé (« *Maman dit qu'en votant au centre on ne se trompe jamais* », déclare son fils), avec Gladys qui fait la liste de ces petits mots douxereux qu'elle déteste (« *Bon courage* », « *À lundi* »...), ponctuant ses phrases de gros mots (« *Je ne supporte plus tous ces connards* », « *L'Ukraine peut crever* »), faisant la sourde oreille en mettant la musique à fond.

Lire aussi : [« Jérôme Reybaud, fraternités »](#)

Certains se réjouiront que soient ainsi moquées quelques bienséances gauchistes de l'époque, même si ce cynisme « philosophique » en forme de *no future* n'apporte rien en retour et que l'existence des personnages souffre de schématisme – raison peut-être pour laquelle on passe des scènes balzacienne de la vie de province au slasher, le film de genre et le *camp* achevant de déprogrammer toute attente psychologique ou politique. Les beaux moments sont au contraire ceux où la durée du plan dissout tout vouloir-dire, offrant une réelle pesanteur aux corps, et une insondable réserve : Gladys se lavant dans un évier, sortant en culotte sur le balcon de sa nouvelle amie en passant de la lumière chaude de l'appartement au crépuscule bleuté sous une pluie légère, dansant trop longtemps ou délassée à mort dans son bain est bien plus vivante que lorsque le philosophe l'observe, « *vulgaire et joyeuse* », sur le balcon d'en face, et cite **Spinoza**.

Pierre Eugène